

LE CANARD

MONTREAL, 4 OCTOBRE 1879.

Avis de l'Administration.

Le prix de l'abonnement au "Canard" est de 50 centins par année (payable d'avance), et le prix à la dougaine, pour les agents, est de 3 centins, payables toutes les quatre semaines.

Les numéros non vendus, n'étant pas repris, les agents sont priés de ne demander que juste le nombre de copies qu'ils peuvent disposer.

Nous donnons vingt pour cent de commission à toute personne qui nous fera parvenir une liste de cinq abonnés ou plus.

Comme M. H. Berthelot n'est plus le rédacteur de notre journal, nous prions nos abonnés de s'adresser, pour la rédaction comme pour l'administration, à

GODIN, MONDOU & Co.,

No. 8 Rue Ste. Therese,
Montréal.

EPI TRE du "CANARD,"

A L'OCCASION DU TROISIEME ANNIVERSAIRE DE SA NAISSANCE.

Aux jeunes gens et aux jeunes filles, aux bonnes et aux femmes, à tous ceux qui vivent seuls ou en communauté, aux abonnés du "Canard," tant irréguliers que réguliers, à tous bipèdes ou êtres vivants à deux pattes habitant le ciel, la terre et l'eau, portant la roupie ou la crête, ayant plumes noires ou duvet blanc, portant barbe ou jupon, du sexe masculin, neutre ou féminin, à tous les amis de la gaieté, du franc rire et de la plaisanterie: salut et compliments.

CHERS ET BONS ENFANTS,

En ce temps-là, il y a trois ans, les hommes étaient tristes et les femmes aussi; on ne voyait que des grands visages, des figures longues et sombres comme des portes de cimetière, des yeux cernés et des yeux jaunes, on aurait dit que tout le monde avait la jaunisse, les foies étaient tous affectés, les rates en désordre. On allait aux noces comme à un enterrement; les jeunes mariés eux-mêmes avaient l'air brillard. On se regardait dans les yeux et on se demandait ce que le monde allait devenir, lorsqu'un beau jour, le naquis. J'avais à peine poussé mon premier couac que tout changea en un clin-d'œil autour de moi, la nature toute entière prit un air de fête; les figures s'épanouirent, les langues se délièrent, les yeux s'éclaircirent; les hommes recommencèrent à rester à la maison, à embrasser leurs femmes et leurs enfants, les femmes à rendre la maison supportable, agréable mé-

me par leur bonne humeur; les jeunes filles chantaient du matin au soir et les vieilles filles elles-mêmes disaient du bien de leurs voisines; les vieux garçons rajeunis de dix et vingt ans ne pensaient qu'à se marier; les mariages et les baptêmes augmentèrent de cinquante pour cent au grand profit de l'Eglise et de l'Etat.

Depuis ce temps là le bonheur et la joie règnent sur la terre, et cela, vous le savez, grâce à moi.

Tous les samedis quand je cours les rues et que j'entre dans les maisons, tous les soucis, les chagrins disparaissent, la femme oublie que son mari a pris un verre de trop, la jeune fille que son amant lui a fait manger de l'avoine, la vieille fille s' imagine que tous les garçons lui font les yeux doux; le père Homier se trouve joli en se regardant dans le miroir et dit qu'il trouverait bien à se marier s'il voulait, les gens qui ont des billets de la banque Jacques-Cartier ou Ville-Marie, s'imaginent que ce sont des billets de la banque de Montréal, l'échevin Wilson se passe la main dans les cheveux, et l'échevin Thibault dit qu'après tout il n'a pas les pieds si larges.

Que de bonheur de tous les côtés! Aussi je dois l'avouer on n'a pas été ingrat à mon égard, on a su m'apprécier; c'est à qui me recevra, me pressera sur son cœur, m'embrassera sur le bec. On se battrait, on se tuerait pour moi, si je le voulais. Tous les samedis il y a des milliers de personnes, hommes et femmes, garçons et filles, qui m'attendent avec impatience. Douze, treize, quatorze et quinze mille personnes comptent sur moi toutes les semaines, et ne pourraient ni manger ni dormir si je n'arrivais pas.

Ne craignez rien, mes chers enfants, je ne vous abandonnerai pas, et je promets de vous amuser et de vous plaire plus encore à l'avenir que par le passé.

Entrant aujourd'hui dans ma troisième année d'existence j'ai plus d'expérience et je sais mieux qu'autrefois ce qu'il faut faire pour que vous me trouviez encore plus fin et plus aimable, si c'est possible. Ainsi soit-il.

Donné à Montréal ce 1er Octobre 1879, sous notre seing et contre seing et le seing de notre secrétaire.

LE "CANARD."

PERE LOUISON,

Secrétaire.

Le "Canard" a eu la bonne fortune de mettre la patte sur une liasse de lettres adressées pendant la dernière session à l'un de nos malheureux députés par ses électeurs. Nous commettons l'indiscrétion d'en publier deux. Il y a ample moisson à recueillir, "que c'est z'un vrai bouquet de fleurs." La première est datée du 5 août et se lit comme suit:

Honorable Monsieur et député membre,

Est-ce l'intention de son excellence le lieutenant gouverneur en

Conseil et de notre gracieuse souveraine de passer une autorisation pécunière à tous ceux qui sont sujets de la crise financière en dépit de la protection afin d'y mettre fin sous le plus court délai. Est-ce l'intention aussi de passer une loi, ou une résolution, ou ordre en Conseil, n'importe quelle espèce de bill, afin de mettre un terme à toutes les mauvaises langues qui sont comme l'insecticide Thibault la cause du divorce parmi tout où elles mettent le pied pour sentir où elles n'ont point d'affaires? Je ne puis me dispenser à l'heure qu'il est de vous à ce sujet qu'il faut en finir; c'est très désagréable pour moi que je n'ai pas le crédit de passer dans la rue tranquillement sur le parapelle sans les insultes de celui-ci, celui-là qui me demandent le paiement pour les maisons de poll. Je vous prie de prendre des procédures en conséquence de M. Bolduc surtout dont l'épouse est comme un chien enragé et sans délicatesse. Il y a tant de monde qui ne connaissent pas toutes les antipaties de la politique ou qui sont soulevés par nos opposants adversaires trop malhonnêtes pour connaître les étiquettes de l'usage parlementaire. Ces gens veulent nous asservir par le moyen de la religion, ils commencent par nous invectiver d'insultes, comme si je n'étais pas indépendant de mon état, sans protection ni libre échange. Si ces gens là veulent nous montrer à vivre par la calomnie, je sais bien de qui ils n'auront jamais les suffrages, malgré toutes les places sur le canal qu'ils peuvent promettre à Hubert mon fils. Mais je méprise ces subterfuges de cabaleurs éhontés, car je sais qu'avec vous, Hubert et Joseph trouveront bien de l'emploi, n'importe quoi, pour vivre honorablement et la canne à la main, sans dettes, car les dépenses d'élections se montent bien gros dans ces années de loi contre la corruption qu'il faut, comme vous savez, bien de la cachette par rapport aux contestations, comme M. Martel qui lui reste encore trois pieds de colle par-dessus la tête, à cause de la "Patrie" et des chansons que Joseph chantait en jouant du violon.

Ce se monte de whiskey et de craquerces à sept piastres et trois trente sous. Y a eu rien de gaspillé, à preuve que c'est Lambert qui m'a tout vendu.

Quant aux bleus de la paroisse, ce sont tous des os sans moëlle et nous n'en retirerons pas grand' chose. Si la dureté des temps continue à circuler par ici, nous allons être forcés de nous déclarer indépendants. Tout cela, c'est une question de chiffres. Je sais bien que les Conservateurs sont prêts à me reconnaître ainsi que Hubert mon fils, qui leur fait deux voix et vingt-cinq voix pour l'influence, ainsi que toutes les affaires qu'il y aurait à faire ensemble. Néanmoins je n'ai pas de porte de derrière, et c'est pas pour la petite dépense que je parlerais de rien quoique ce soit, si vous vouliez seulement voir à l'affaire d'Hubert et de Joseph. Je vous assure que je ne surcharge pas, c'est pas pour

quelques misérables trente sous que je voudrais engager ma conscience à rester dans le purgatoire toute ma vie. Veuillez donc, s'il vous plaît de m'adresser tous les documents de la Chambre ainsi que tous les discours et délibérations du Gouvernement avec les rapports des départements publics et autres papiers relatifs aux mesures et à la discussion du Conseil Législatif et Exécutif des subsides, avec vos vues et appréciations de la politique générale et particulière qui me seront très utiles comme juge de paix et commissaire d'école, vu que j'ai l'intention de venir de l'avant au Conseil comme conseiller municipal contre Pierre Vallières qui est le bras droit et l'homme d'âne du Docteur.

J'ai l'honneur de vous saluer,

B. E.

J. P.

La seconde est d'un notaire, s'il vous plaît:

St. C..... 16 Septembre, 1879.

Honorable Monsieur,

J'ai l'honneur de vous annoncer que ces jours derniers ou plutôt ces jours-ci, une cabale funeste à la loyauté de l'allégeance des justiciables envers du Gouvernement actuel de notre belle province de Québec, tel que fonctionnant depuis le 2 mars 1878, en et de par la vertu de résistance légale et constitutionnelle de son excellence Luc Letellier de St. Just, la terreur des usurpateurs et des chevaliers du scandale des Tanneries et du Pacifique, qu'il leur a fallu résigner de honte et de force, couverts de leur infamie et transgressions à la volonté du populaire, se pratiquait, dis-je, dans le but d'aliéner le respect, l'estime et la confiance de nos Insulaires envers les défenseurs légitimes des droits sacrés du peuple qui souffre des intrigues et perfides menées du Conseil Législatif dont les membres malhonnêtes et devenus vieux et incorrigibles dans leurs attributions d'empiètement, ne mettant aucune borne ni aucun frein de convenance à leurs haines injustes et rancunes insatiables, résultant des effets de leurs complicités palpables dans les orgueilleuses fourberies des Chapleau, des Loranger, toujours à l'affût de leurs intérêts respectivement personnels auxquels ils sacrifient honteusement ceux des classes illétrées ou non instruites, travaillant sans cesse à irriter, à leur détriment universel et réciproque, les masses contre le pouvoir et l'autorité qui émanent du Gouvernement légal, compétent et que je voudrais voir permanent, pour faire disparaître ce singulier état de choses lequel est visible et perceptible à tous les cœurs honnêtes dont les bras ne rougissent pas du travail manuel et qui ne mangent pas leur pain en trahison comme les Wurtele, les Déchèns et tant d'autres qu'on voit révéler leurs faces de Judas à l'approche des perturbations ministérielles, tel en était ces jours derniers de notre inspecteur d'école, ex-maire et cabaretier modèle qui accompagnait comme acolyte le sudit